

L'abandon suit la vulgarisation qui suit le lancement, qui suit l'adoption. Mais l'adoption ? qu'est-ce qui la déterminera ?

Dumas fils, dans je ne sais plus laquelle de ses comédies, lance, à propos de cette « Mode » qui nous occupe, une boutade contre les femmes, ce sexe dont la principale affaire, dit-il, est de s'habiller « tantôt comme des parapluies, tantôt comme des sonnettes ».

Si je ne redoutais la hardiesse d'une telle métamorphose je dirais que du choc de ce parapluie et de cette sonnette une lueur peut jaillir pour nous. Et, sans la crainte de manquer de respect aux Muses, j'oserais avancer que la loi réglant la recherche de l'élite est l'oscillation entre contraires. Parapluie et sonnette pour les robes — monodie et polyphonie pour la Musique.

Placés, comme nous le sommes, à cette période extrême d'oscillation du pendule dans le sens de la polyphonie, un examen insuffisamment étendu pourrait nous induire en erreur. L'erreur où seraient tombés, sous le deuxième empire, les gens qui auraient cru au règne définitif et à l'accroissement indéfini de la crinoline, oubliant que la crinoline s'était appelée « paniers » sous Louis XV, « vertugadins » sous Henri III, et que, dans l'intervalle, les « corps de jupe » avaient enserré les élégantes de la cour de Louis XIV, et que le « fourreau » avait moulé les merveilleuses du Directoire. Ainsi, le graphique de notre course révèle à l'historien attentif que la polyphonie régna au XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> peut-être plus absolument que de nos jours, et que Mozart et Gluck furent infiniment moins complexes d'écriture que Bach ou Palestrina. Il est donc possible et plausible de prévoir une réaction monodique, qui ne sera pas la première, et qui probablement, ne tardera pas à s'accroître (1). Que ceux qui en douteraient prennent seulement la peine, ou plutôt —

(1) Espérons sans trop y compter d'ailleurs, que cette réaction saura, mieux que les précédentes, s'affranchir de cette injustice envers les devanciers qui a régulièrement caractérisé toutes les autres. Si l'on peut attendre quelque équité des maîtres, on doit moins tabler sur celle de leurs fanatiques admirateurs. Si Wagner resta fidèle à Bellini, les Wagnériens, pendant trente ans, méconnurent les italiens au moins autant que le public des « Bouffons » Stendhal en tête avaient méconnu Gluck et Weber. Dans le temple de la musique, comme dans celui de Nemi, faut-il donc que chaque prêtre frappe son prédécesseur pour lui succéder ?

le plaisir, de comparer entre elles les partitions de *Fervaal* et de *l'Etranger* et d'étudier attentivement celle de... *Pelléas et Mélisande* ! Parfaitement. Ceci a l'air d'un paradoxe... mais chacun ne sait-il pas que le paradoxe est la vérité de demain... et que le bon *Monsieur Choufleuri* refleurit dans tous les temps ?

FLEDERMAUS.



## Des Concerts de Brasserie

comme moyen d'éducation musicale

Il serait possible d'appliquer à la musique, en particulier, le célèbre aphorisme de Machiavel, et de dire, par approximation :

« Un peuple a l'Art Musical qu'il mérite »

Toute manifestation artistique étant engendrée par un certain milieu, dans lequel elle se produit, et par lequel elle se produit, nous sommes autorisés à dire que les concerts de Brasserie, tels qu'ils existent actuellement, représentent, en leur forme et en leur répertoire, les goûts exacts de leur clientèle habituelle, et en sont l'unanime, ou la presque unanime expression. Nous pouvons hardiment avancer que sur 36 millions d'habitants, environ, recensés en France, il en est au moins 5 millions, dont l'habitude du séjour prolongé au café est largement passée dans la vie. Les valses, polkas, mazurkas, pas redoublés à succès, communément joués par tous les orchestres de brasserie représentent donc, à peu de chose près, le régal musical de ces 5 millions de Français. Pour ne pas absolument généraliser, nous ferons une petite restriction. Il est manifeste que sur le nombre formidable de personnes qui fréquentent assidûment les cafés, existent, en infime minorité, qui compte cependant, quelques amateurs de bonne musique, pour qui ces auditions, lorsqu'ils ne peuvent les éviter, constituent de véritables souffrances, d'intolérables affronts aux pures sensations qu'ils savent ressentir en présence des véritables œuvres d'art. A Paris, ce sont les huit ou dix mille auditeurs, que les grands Concerts dominicaux, Colonne, Lamoureux, concerts officiels du Conservatoire, etc..., recrutent à grand peine pour les faire vivre. Ceux-là, vous les retrouverez partout où se fait de la bonne musique. Il s'en égarera un par hasard, contraint et forcé, au milieu des grandes multitudes qui s'agitent dans les brasseries. Ils sont trop peu pour compter, perdus dans la masse, qui sans distinction d'aucune sorte, les environne.

Il sera encore facile à quelques-uns de nous objecter que le directeur d'un café quelconque, qui en plus de votre consommation, vous offre gratuitement quelques numéros de musique, n'est pas, et ne peut pas être tenu de venir consulter individuellement chaque client, sur l'air qu'il pourrait lui être agréable d'entendre. Le ferait-il d'ailleurs, qu'il n'obtiendrait pas un résultat très sensiblement différent de ce qui existe en ce moment. Son orchestre exécute les morceaux qu'il croit aptes à être le plus unanimement appréciés ; son seul but est de s'efforcer de donner à la clientèle le plus de satisfaction possible. Tel qu'il est, le répertoire de chaque établissement est donc absolument conforme, ou presque, au goût de ses habitués. Car tous les répertoires des orchestres de brasserie se ressemblent : c'est qu'en leur ensemble ils représentent le goût musical d'une puissante majorité. Et il n'est là rien qui doive bien surprendre. Je pourrais rappeler ici, à l'appui de cette opinion, les engouements stupides pour les chansons de café-concert, la popularité honteuse des refrains les plus canailles et les moins spirituels. Mais tout cela est trop manifeste pour qu'il soit utile d'insister.

Je veux me borner ici à la simple étude des concerts de brasserie, et examiner si, au lieu de flatter basement, par un répertoire dénué de tout goût et de tout art, les tristes préférences d'un milieu non éduqué, les orchestres de café, par leur côté populaire, par le nombre formidable de personnes auxquelles ils s'adressent, ne pourraient pas devenir, par suite d'une direction meilleure, un excellent moyen d'éducation musicale. Examinons, d'abord, les grands avantages, qu'en eux-mêmes ils possèdent, pour arriver à ce résultat.

Leur côté populaire, ai-je dit ? L'habitude des cafés est largement passée dans nos mœurs. Le café, jouissant d'un orchestre, attire indiscutablement, de préférence à tout autre. Cela est si manifeste, qu'aujourd'hui, neuf brasseries sur dix en sont pourvues. C'est donc que malgré tout, une petite part d'attention est consacrée, en ces endroits, à la musique qui s'y joue. Pour beaucoup, elle constitue un véritable attrait ; je pourrais facilement citer des familles entières, qui aiment à se réunir là, pour le seul plaisir des auditions musicales. La popularité n'est pas le seul avantage de ces orchestres. Ils ont encore des moyens exceptionnels pour bien faire. Certes, un piano seul, un piano et un violon, sont capables, à eux seuls, de donner aux connaisseurs les plus pures jouissances de l'Art. Mais le gros public a besoin de la variété des instruments et des sonorités ; la moyenne de ces orchestres se compose d'un piano, d'un violon, d'un violoncelle, d'une contrebasse, d'une clarinette, ou d'une flûte. Il n'en faut pas plus pour varier à l'infini les programmes, par un choix savant de trios, quatuors (par adjonction d'alto, si cela est nécessaire) quintettes, enfin réductions d'œuvres pour orchestre, telles que : ouvertures, symphonies, suites d'orchestre, etc. Oh ! certes, je ne suis pas très partisan de ces réductions ; j'estime que les belles œuvres doivent être ab-

solument respectées, dans leur intégrale conception. Mais n'est-ce pas là le seul moyen d'y intéresser et d'y amener les foules, en leur en donnant ainsi le goût par un résumé sommaire ? Tel sera charmé par quatre instruments, lui exécutant les grandes lignes d'une Symphonie de Beethoven ; celui-là n'aura plus de repos, qu'il n'ait entendu l'œuvre entière, telle qu'elle a été écrite pour l'orchestre. J'ajouterai enfin, que ces petits orchestres sont le plus souvent composés d'excellents musiciens, parfois membres de grandes associations symphoniques, par conséquent très aptes à donner aux œuvres exécutées une interprétation artistique.

En résumé, pour imposer les belles œuvres, les orchestres de brasserie, ont le nombre d'exécutants suffisant, et la qualité de ces exécutants est généralement excellente. Enfin, ils s'adressent à la foule, et par tous les auditeurs qu'ils attirent, ils peuvent largement répandre, développer et finalement imposer les bonnes idées musicales.

J'entends déjà votre objection. Vous, Monsieur, qui avez une vague teinture des choses de la musique, parce que le soir, rentré de votre bureau, coiffé de votre bonnet grec, mademoiselle votre fille, vous fait entendre une sonate de Mozart, péniblement serinée par un professeur consciencieux, vous me dites :

— Mais Monsieur, lorsque, après huit heures de séjour, dans une pièce sans air, je me dirige vers une terrasse de café, c'est avec l'espoir de respirer largement, de me reposer les idées, et non pas pour me creuser la tête à déchiffrer telle symphonie de Beethoven ou de Mozart. Je vais là, avant tout, pour être tranquille, et un alerte et joyeux refrain fait bien mieux mon affaire, que tous vos morceaux de musique compliquée, où je me casserais en vain la tête, sans y rien gagner en échange.

— Et je vous répondrai que c'est là justement ce qui est profondément triste. C'est que vous, et tant d'autres, car votre excuse est de ne pas être le seul, vous puissiez trouver un repos de l'esprit, et même du plaisir, à écouter toutes les insanités non musicales qui vous sont données en plus de votre consommation. Il faudrait que, par votre éducation artistique, ces auditions vous soient un supplice atroce, que vous ne puissiez continuer à entendre ces inepties ; que vous fuyiez comme la peste cette musique aussi empoisonneuse qu'une consommation frelatée ; il faudrait qu'enfin votre âme ne s'oublie en un reposant bien-être, que vous ne goûtiez un réel repos de l'esprit, qu'à l'audition de quelque chef-d'œuvre des maîtres classiques.

— Le Beau forcé, alors ?

— Parfaitement. Lorsque les âmes ne subiront plus la contagion des choses viles et mauvaises, elles s'illumineront d'elles-mêmes, et pour ne plus savoir refléter que le Beau, elles deviendront belles. L'Art, plus que toutes choses, veut une éducation, une connaissance approfondie de ses moindres secrets. On naît artiste, dit le vieux dicton. Cela ne suffit pas ; c'est une facilité dont certaines natures, toutes exceptionnelles, disposent ; elles n'en sont pas

moins vouées aux mêmes obligations d'initiation et de travail, pour une production durable. Le goût se modifie et se forme par la contemplation des belles choses, par l'audition des nobles harmonies, par l'effort de l'âme à s'élever jusqu'à un idéal, toujours de plus en plus haut. Si les plaisirs des masses sont grossiers, leurs amusements répugnants, c'est que l'ensemble des consciences n'a jamais été tourné vers ces sentiments désintéressés ; qu'on ne s'attache pas assez, dans la prime jeunesse, à développer les trésors intimes des âmes ; qu'enfin on ne sait pas assez strictement détourner les regards des enfants des spectacles bas et hideux ! Et cette insouciance se comprend malheureusement pour beaucoup de familles, où la pauvreté, la misère, voire même la redoutable lutte d'existences obtenant strictement les moyens de vivre, créent une préoccupation funeste, un attachement indéniabie au seul côté matériel de la vie. On ne se soucie pas de musique, de peinture ou de littérature, lorsque la pièce de cent sous est le seul but à atteindre pour ne pas mourir de faim. C'est à l'obtenir, qu'il faut tendre toutes les ressources de son intelligence, pour le reste peu importe. Mais le mal n'est pas seulement limité à cette démocratie besogneuse, excusable de toutes ses vulgarités par la misère qui l'accable, craignant à chaque instant de sombrer sous toutes les charges qui pèsent sur elle. En bas comme en haut de l'échelle sociale, sous un extérieur ici plus correct et plus propre, c'est la même indifférence aux spectacles de beauté. Plus propre ! Daignez mettre les pieds, dans ces brasseries du « quartier latin (!) », tavernes, cafés, presque tous doués d'un orchestre possédant tous les éléments pour bien faire. Là, que de la jeunesse, de cette jeunesse des écoles, que l'on souhaiterait toute intellectuelle, entièrement dévouée à toutes les belles et justes causes. Quelle amère déception chez ceux qui voudraient y rencontrer ces nobles sentiments. Le temps est depuis longtemps passé des lord Byron, allant se faire tuer pour l'indépendance de la Grèce, des Hugo souffrant l'exil plutôt que la tyrannie ! Ne cherchez même plus cette insouciant jeunesse de Mürger, sympathique tout au moins par sa franche gaieté, amoureuse de la vie, libre de préjugés, sincère, désintéressée. L'étudiant de 1900 est un apprenti bourgeois, déjà vêtu de la redingote, impeccablement cravaté, coiffé du chapeau de soie. Jeune, il est déjà ce qu'il sera plus tard. Son être intime est simple d'analyse : indifférence totale à la vue du beau, mépris absolu de l'art sous tous ses aspects ; mais recherche âpre de la jouissance brutale, stérilité intellectuelle due à la fatigue des nuits passées aux tables de jeu, préoccupation affolante du cheval gagnant, rapacité, avarisme, égoïsme. Sur ce brillant ensemble, comment agira la musique ? Vous allez le voir.

Nos futurs Hippocrates et magistrats baillent en ce moment et grognent de mécontentement. L'orchestre vient de s'oublier dans l'exécution d'une ouverture de Weber, qui n'est pas du tout ce qu'ils veulent. Il faut de vulgaires

refrains pour les contenter, et vous allez entendre tout à l'heure comme ils vont accompagner à plein gosier, lorsque pour se faire excuser leur faute, les musiciens attaqueront à tout archet les plus lamentables refrains de café-concert.

Et c'est à ces musiciens surtout qu'il appartiendrait de ne pas agir ainsi. Après cette ouverture de Weber, enlevez-moi quelque vigoureux allegro de Beethoven. « Clients, vous faites la grimace ! c'est bien, nous passerons à l'andante. Et si vous écoutez sagement, que malgré tout vous teniez à une musique alerte et gaie, eh bien, nous vous ferons concession d'un menuet ou d'un scherzo ». Il importerait de faire chaque jour la même chose, et par des répétitions systématiques et incessantes des mêmes œuvres, d'arriver à les imposer à la longue. Peut-être, au début, pour ne pas détourner complètement l'attention, sera-t-il nécessaire d'intercaler des œuvres de moindre envergure, flattant de prime abord les oreilles les plus fermées aux œuvres absolument pures de toute faiblesse. Mais il faut rayer à jamais des programmes ces refrains vulgaires, qui en sont actuellement les pièces capitales. Le café-concert suffit amplement à leur production. Laissez-les, cantonnés là, sans contribuer, pour votre part à leur diffusion. Tout n'est qu'habitude. Le public s'habitue très bien à ne plus les entendre, quand il n'en aura plus aussi facilement les moyens. Par contre, condamné à ne plus écouter que des œuvres classiques, il se familiarisera de plus en plus avec elles, au point de n'en plus vouloir ouïr d'autres.

Beaucoup en ont la haine, par ce seul fait qu'ils ne les ont jamais entendues, et qu'il leur a été persuadé qu'elles étaient incompréhensibles. Chacun à la fin en prendra son parti, et de part et d'autre, exécutants et auditeurs ne pourront qu'y gagner.

Il faudrait que l'éducation des instrumentistes se fit dans ce sens. A la sortie du Conservatoire, le nombre des musiciens qui peuvent entrer au Théâtre est des plus minimes, les places étant là fort limitées. Le grand gagnain de la corporation des artistes-musiciens est précisément la brasserie. Il appartient donc aux professeurs des classes du Conservatoire, d'éduquer spécialement la mentalité de leurs élèves, dans ce but, qui doit leur être présenté comme très élevé. Avant de contracter un engagement avec un tenancier de café, que les chefs d'orchestre posent leurs conditions. S'ils sont employés, ce n'est pas question de sentiment, mais d'intérêt, de la part du patron par lequel ils sont réclamés. Leur position est là nettement indépendante, ils sont leurs maîtres absolus. Leur répertoire leur appartient, qu'ils le composent suivant leur désir. Qu'ils se présentent donc en toute confiance, avec des œuvres soigneusement triées, des programmes résolument épurés de tout ce qu'ils contiennent actuellement de mauvais, et ainsi transformés d'un commun accord, ils se feront accepter tels qu'ils sont, puisqu'il n'y aura plus moyen de les avoir autrement. C'était une tâche autrement difficile, que de faire accepter

les majorations de paiements, prescrits par le syndicat des musiciens. Pourquoi, ne se créerait-il pas un syndicat, en quelque sorte exclusivement artistique, chargé de la sauvegarde des œuvres d'art comme le syndicat des musiciens est chargé de la sauvegarde des intérêts des exécutants. Qu'ils le sachent bien, par leur talent individuel, par la clarté qu'ils sauront donner à leur interprétation des œuvres les plus ardues, les instrumentistes forceront l'attention et peu à peu imposeront ce qui pourrait être repoussé de prime abord. Il faut qu'une longue habitude les éloigne à jamais de leur répertoire actuel. Il faut, en un mot, qu'ils se pénètrent profondément de cette idée, que : en quelque endroit qu'ils produisent leur talent, ils sont éducateurs de consciences ; c'est à eux d'expliquer les pensées les plus secrètes des maîtres, et de savoir les rendre accessibles à tous. Ils ne doivent pas, enfin, rabaisser leur art, à flatter le mauvais goût instinctif, mais l'élever, au contraire, en éclairant les cerveaux et en guidant les âmes vers les plus resplendissants sommets de l'idéal !

Il faut cependant signaler de nobles résultats obtenus dans le sens que nous indiquons. Quelques cafés se sont déjà efforcés d'élever le niveau artistique des orchestres qu'ils présentent à leur public. Un surtout, absolument unique par sa tenacité à atteindre le but poursuivi, doit être donné en exemple à toutes les entreprises, qui voudraient suivre la voie que nous indiquons. Je veux parler des concerts du *Café Rouge*, rue de Tournon aujourd'hui, universellement appréciés. Nous l'avons connu de peu d'importance, ce café, il y a quelques années, lorsqu'il occupait l'emplacement actuel de la gare du Luxembourg, boulevard Saint-Michel. Quoique moins nombreux, ses artistes étaient minutieusement choisis, ses programmes soigneusement composés. Et la réputation s'en fit petit à petit. Les amateurs en prirent vite le chemin, qu'ils surent depuis ne plus quitter. Grâce à la tenacité, à la ferme ligne de conduite, toujours suivie, par le vaillant chef et violoncelliste du petit orchestre, M. Touche est arrivé à imposer à un public de plus en plus nombreux des programmes absolument artistiques, d'un caractère méthodique des plus intéressants. De temps en temps, un nouvel instrument venait grossir le petit noyau primitif, et au fur et à mesure que s'ajoutaient au programme des œuvres de plus en plus importantes, de plus en plus belles, les instrumentistes nécessaires à la garantie d'une plus complète et d'une meilleure exécution étaient recrutés. C'est aujourd'hui, un véritable petit orchestre de dix-sept musiciens, artistes de premier ordre, presque tous premiers prix du Conservatoire. Et j'en sais plus d'un pour qui le passage à cet orchestre, a été le véritable point de départ d'une glorieuse carrière. J'ai déjà parlé de M. Touche. Mais sait-on que Jacques Thibaud, peut-être le plus merveilleux violoniste actuel, y a tenu, plus d'un an, l'emploi de violon-solo. N'est-ce pas aux Concerts Rouge, que le chef d'orchestre Colonne l'a jugé, apprécié, et finalement

engagé à ses concerts, en qualité de soliste. Il en est d'autres encore. Nanny, le bottésini contemporain, s'est fait entendre là, pour la première fois comme contrebassiste-soliste, avec la *Romançe* de Schumann. J'en pourrais citer nombre d'autres. Phal, Quesnot, actuellement violon-solo au Casino de Dieppe, Jean-Jean, Blanquart, etc., que les grands chefs d'orchestre français sont venus chercher là pour les placer en première ligne de leurs exécutants, en faire les plus fermes soutiens de leurs concerts. Allez au Café Rouge entendre les belles exécutions des quatuors, quintettes, septuors, ouvertures, symphonies, des Beethoven, Mozart, Mendelssohn. Allez écouter là les extraits des plus intéressantes œuvres de Gluck, Wagner, G. Franck, V. d'Indy, Saint-Saëns, dites-moi si les instants que vous y passerez ne seront pas tout de charme et de satisfaction intime. Je le répète, voilà un résultat absolument unique, obtenu à Paris.

En 1900, Louis Phal, avec ses concerts de la clef de sol (salle de l'Athénée Saint-Germain), chercha à réaliser quelque chose d'analogue. Les débuts brillants du jeune violoniste, comme chef d'orchestre, furent d'abord un grand attrait. Mais, montés aux mois de juillet et août, au moment des vacances, ces concerts n'obtinrent qu'un très mince succès. Le comité d'organisation manqua de persévérance ; les concerts de la clef de sol, repris en octobre, eussent eu des chances de réussite. Les administrateurs préférèrent en rester là, au regret unanime du petit nombre d'auditeurs qui les avaient assidûment fréquentés.

Je ne veux pas terminer, sans vous parler encore des concerts du café du Cadran, place Saint-Michel. Vous ne trouverez certes pas là l'ensemble des beaux programmes et des belles exécutions des Concerts Rouge. Les programmes trop éclectiques admettent encore à côté de quelques œuvres classiques fort intéressantes, des valse, polkas, pas redoublés. Espérons que les numéros consacrés à ces genres de morceaux diminueront de plus en plus. D'excellents artistes se sont produits à ces concerts : le violoncelliste Marnell, le flûtiste Jacquemont. Nul doute qu'en s'inspirant de l'exemple du café Rouge, en poursuivant sans faiblesse une œuvre déjà en fort bonne voie, ces concerts n'obtiennent les résultats que nous souhaitons tant.

Tout cela est bien peu de chose : voilà sincèrement, tout ce que je puis citer comme sortant réellement de l'ordinaire, dénotant un véritable effort vers un but artistique. En dehors, dans l'énorme quantité des orchestres de toute sorte se produisant journellement en public dans les cafés, c'est partout, à peu de chose près, la même banalité dans le choix des œuvres qui composent les programmes, avec une qualité et une quantité d'instrumentistes variables. Au Grand Café, au Café du Globe, d'admirables orchestres, jouent les valse en faveur, les chansonnettes en vogue ! Que de talents gaspillés à ces mièvreries ineptes, que d'artistes rabaisés par cette basse flatterie populaire. Une réputation complète s'est faite sur le nom du violoniste Monge, signalant à

ravir la *Valse Bleue*. Cela peut-il lui suffire, et les merveilleuses qualités dont est doué ce véritable virtuose, ne peuvent-elles pas s'appliquer à une plus noble tâche ?

Si les pires absurdités se répandent et gagnent spontanément les foules, il n'en est pas de même des belles choses et des belles idées. Les manifestations grandioses de l'intelligence, sciences et arts, ne s'imposent que lentement, lentement, sortant petit à petit du domaine d'une faible élite intellectuelle, pour acquérir à leur cause, à travers les générations successives, un plus grand nombre d'admirateurs. Il n'y a pas à se dissimuler que longtemps encore les enfants feront leur régal de ce qui charmait leurs pères, et qu'élevés dans les traditions musicales actuelles, ils n'auront pas du jour au lendemain le goût suffisamment épuré, pour savoir s'en affranchir.

Je ne me cache point que nous sommes actuellement bien peu à ressentir la véritable injure qui nous est faite, lorsque dans les brasseries à musique, il nous est servi les affreux spécimens des produits les plus bas de cerveaux uniquement préoccupés de faire d'une œuvre une opération commerciale. Oui ! injure à notre intelligence ; injure à notre pensée que sans cesse nous nous efforçons de tendre vers un but de plus en plus élevé. Mais ne nous plaignons pas trop d'appartenir à la minorité. Ce sont toujours les minorités qui ont dicté leur devoir, et enseigné aux majorités triomphantes les rares et nobles idées qui les parent, et font leur force. Luttons individuellement, et contribuons dans toute la mesure du possible à réformer ce qui nous indigne, et les quelques grains de bonne semence que nous jetterons germeront peu à peu.

Il y a dans les justes causes, une force qui les rend invincibles, et assure pour une heure plus ou moins prochaine leur triomphe définitif.

B. MASSELON.



## ENQUÊTE

### sur les Concours des Conservatoires

Notre sympathique confrère Octave Maus, directeur de l'*Art Moderne*, a eu l'ingénieuse idée de faire une enquête auprès des plus hautes personnalités du monde musical, sur les Concours des Conservatoires. Il s'est donc adressé à quelques-uns de nos compositeurs, directeurs de conservatoires, chefs d'orchestre les plus en vue, et leur a posé les questions suivantes :

1° Les concours organisés dans les Conservatoires de musique doivent-ils être maintenus ?